

Les Bondjos de cette région sont grands; plusieurs atteignent 1m. 80. Bien bâtis, bien musclés, la tête rasée, les os de la face proéminents, ils sont peu sympathiques et quand, armés de leur large sagaïe bien effilée et de leur grand coutelas, ils regardent passer les bateaux à vapeur et les pirogues, avec de la haine dans les yeux et une soif ardente de vengeance, de pillage et de meurtre dans le coeur, ils en imposent aux jeunes voyageurs et mêmes aux anciens.

Leur costume est simple: un pagne d'écorce battue. Depuis l'arrivée des commerçants, cependant, beaucoup d'entre eux portent des habits européens. Le costume des femmes, très simple, est relativement modeste, j'entends modeste pour l'Oubanghi, où l'on n'a souvent pour tout vêtement qu'un bouquet de feuilles vertes. C'est vraiment le " Bon Marché " à la portée de tout le monde. Les femmes bondjos, elles, portent une ceinture formée d'une série de tresses de fibres de bananiers, qui leur donnent l'aspect de ballerines noires. Comme ornement, elles ont au cou, aux bras, aux jambes, du cuivre tourné en spirale.

Les villages sont construits sur des berges très élevées, qui dominent le fleuve de plusieurs mètres. L'accès de ces berges, taillées à pic dans l'argile rouge, est très difficile, et il n'est guère aisé de surprendre les indigènes du côté du fleuve.

Les cases sont rectangulaires, hautes de 1 m. 20, larges de 2m. 50, longues de 20, 30, 50, 100 mètres, souvent davantage. La toiture est à double pente. Les côtés, faits d'écorces d'arbre disjointes, n'offrent ni la solidité, ni la propriété des cases rondes, qui commencent le long de l'Oubangui, en amont des rapides, avec la tribu Banzivi.